

Que sont les «Chasseurs» et les «Chasseurs-Pasteurs» du Fezzan?

A. MUZZOLINI

La présente étude a pour but d'exposer nos incertitudes, et de formuler quelques questions au Général P. Huard, relatives à la «Culture des Chasseurs», qui constitue le cadre fondamental de la plupart de ses écrits. L'occasion nous en est fournie par un ouvrage récent de Le Quellec (1987), auteur que plusieurs publications récentes, d'excellente tenue, ont situé comme un «disciple» de la pensée de P. Huard. L'ouvrage en question, très bien documenté, permet d'approcher la problématique de la «Culture des Chasseurs» sur un exemple concret. Accessoirement, nous rendrons compte aussi de cet ouvrage.

Cette étude de Le Quellec constitue l'édition, revue et mise à jour, de la thèse soutenue par l'auteur en 1983 à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, et traite essentiellement du site rupestre fezzanais du Wadi Zreda. Ce site avait déjà fait l'objet de deux articles volumineux par Graziosi (1981) et Jelinek (1982), mais dans ces deux publications l'illustration se borne aux compositions jugées majeures. L'environnement rupestre y était insuffisamment perçu. Ici l'ambition de Le Quellec, outre qu'il ajoute le site, voisin, du Wadi Tarut, est d'abord de nous donner un *corpus*.

Est-elle réalisée? Mal, si l'on se borne à cet ouvrage, car il doit supporter un handicap énorme, la quasi-absence de photographies (il en renferme bien quelques-unes, mais le type d'édition utilisé les rend peu lisibles). Par contre si l'on adjoint en cours de lecture les photographies de Jelinek et de Graziosi, on arrive à reconstituer l'«atmosphère» de ces gravures: élément capital dans notre perception des ensembles rupestres, et que les meilleurs dessins ou «relevés» (même ceux de Le Quellec, qui pourtant sont, pour beaucoup, des figures de qualité soignée, et non des croquis hâtifs) ne peuvent quasiment jamais recréer.

La nature variée de ces compositions —ce qu'on peut aussi appeler leur style— une fois bien perçue, elles prennent vie, à travers un dessin systématique de chaque élément, accompagné d'une description en quelques lignes. Description technique, froide, mais complète: heureuse surprise pour la littérature saharienne, cet auteur-ci se borne dans cette partie analytique à décrire ce qui est, et non pas ce qu'il croit y avoir.

Nous avons cherché dans cette partie descriptive les imprécisions ou les petites erreurs qui échappent, parfois, dans les citations, les dates, les emplacements de sites... La moisson est maigre, avec ce type d'auteurs¹. L'indication des patines n'est jamais oubliée dans les descriptions, leur report sur les tableaux est conforme, toute composition révélant des superpositions fait l'objet d'un schéma précis des divers niveaux, même si l'auteur n'en tire, pour l'instant, aucune conclusion: mais c'est précisément l'un des buts de tels *corpus*, que de permettre une reprise ultérieure pour des problèmes actuellement non perçus.

Cette partie analytique comporte aussi, après une très correcte mise en situation géographique et géologique, une description raisonnée des «attributs» (tels que: cavaliers ou chameliers, jambes fléchies, bras levés en «orant», têtes tréflées, boucliers, queues postiches, animaux, etc) jugés par l'auteur importants ou essentiels. Dans ce choix, inévitablement personnel, pointe déjà la vision synthétique vers laquelle l'auteur entend nous conduire: la «Culture des Chasseurs». Tout cela est détaillé, commenté en chiffres et en pourcentages (souvent redondants, disons-le, les commentaires n'exprimant parfois que des chiffres déjà apparents sur des tableaux complets et très clairs). L'argumentation progresse à travers un discours charpenté, rigoureux, pointilleux. Disons, sans ambages, que l'auteur n'a rien d'un auteur facile à lire, tant le texte est dense. Néanmoins l'ensemble constitue le type de ces monographies de stations rupestres dont nous aimerions disposer à profusion, au lieu des «livres d'images» dans lesquels un lyrisme verbeux et vide d'informations concrètes, parfois même sous des plumes de «professionnels», tient souvent lieu d'exposé.

Cette partie descriptive, minutieuse et solide, constitue l'essentiel de l'ouvrage. Mais, bien entendu, l'auteur n'évade pas le problème de l'attribution chronologique et culturelle, ni même celui de l'interprétation. Contrairement à certains chercheurs en figurations rupestres, qui présentent péremptoirement leurs attributions, chronologiques ou stylistiques, comme

¹ Signalons au moins, pag. 70, que les dates indiquées pour la séquence climatique saharienne sont inexactes (lire bc au lieu de BP; v. Muzzolini, 1983, ch. 2. D).

des faits bruts, hors débat, Le Quellec argumente longuement pour justifier ses diagnoses. Car il s'agit bien alors, non plus de faits, mais d'opinions, vulnérables et ouvertes à la critique. Nous convainc-t-il?

On attend d'abord et surtout l'attribution chronologique de ces ensembles. Nous l'estimons indispensable, préalable à tout autre discours. A l'encontre d'une tendance qu'on voit se faire jour, et qui prétendrait étudier les oeuvres rupestres à travers leur «style», leurs «attributs» et, si possible, leur symbolique propres, sans égard à l'âge s'il ne peut être connu, nous pensons que toute approche d'ensembles d'éléments non synchrones est invalidée, si elle n'ordonne pas d'abord ces éléments en chronologie, au moins relative, au moins approximative. Même dans les cas de «traditions» perpétuées à travers les divers âges (et comment supposer a priori que ces traditions s'effectuaient?), le risque est trop grand d'établir des parallèles, de constater des similitudes ou des contrastes, entre des éléments trop distants chronologiquement pour que ces notations revêtent une quelconque signification. On s'expose à n'observer en fait que des artefacts de cette méthode exempte de diachronie².

Fort heureusement l'auteur, ici, se soucie de la chronologie, mais il dispose de fort peu de moyens de datation. Il essaie d'utiliser le plus obvie, les patines, et cherche à distinguer, très modestement, un groupe «récent» (patines 0 à 3/4) et un groupe «ancien» (patines 4 et 5). Les résultats, à part pour les cavaliers et chameliers, qui sont pour la plupart —évidemment— dans le groupe «récent», s'avèrent maigres. Nous avons nous-même vérifié, en reprenant les chiffres de ses Tableaux (pág. 182 et sq.), que par exemple le test du X^2 montrait paradoxalement une liaison significative entre la patine et les diverses catégories de l'attribut «Jambes» du W. Zreda (traits non indépendants), mais une liaison non significative si l'on prend celles du W. Tarut³.

L'auteur essaie également de dégager quelque loi stylistique simple, basée sur la technique du contour des animaux comme variable. Il définit une typologie (adoptant comme attributs les contours «monopégraphiques» continus, les contours «monolinéaires», «bilinéaires»,... avec 1, 2...

² Très instructif nous semble être le récent débat sur la classification des figurations australiennes, qui oppose les tenants d'une approche non forcément diachronique (visant quand même, à travers les styles et les attributs, l'interprétation), et ceux d'une approche chronologique, traditionnelle, en fait essentielle pour les archéologues (v. *Rock-Art Research*, 5, 1, 1988, notamment Bednarik, págs. 35-38).

³ Avec $\alpha = 0,05$, après divers regroupements des classes à faibles effectifs, $X^2 = 13,9$ (limite = 5,9) au W. Zreda, $X^2 = 0,8$ (limite 3,8) au W. Tarut.

solutions de continuité, le piquetage total, etc) et certains de ces «types» reviennent, de fait, plus souvent. Ce critère serait-il donc pertinent? Ici encore, en exploitant le tableau des contours de la totalité des quadrupèdes (pág. 111), nous avons vérifié que le test du X^2 donne une différence hautement significative entre le Wadi Zreda et le Wadi Tarut⁴. Il laisse conclure, ou bien que (même avec une probabilité $\alpha = 0,001$), il ne s'agit pas de la même population, ni statistique ni culturelle —ce qui s'oppose à une affirmation fréquente de l'auteur, pour ces deux sites voisins— ou bien que, plus probablement, le critère n'est pas pertinent (ce trait stylistique exprime la variabilité intrinsèque du groupe).

Les patines —et donc la chronologie— comme les types de contours (appelés ici «styles») s'avérant peu adéquats pour la classification, Le Quellec entreprend l'étude des thèmes figurés. Et, ici, s'ouvrent apparemment des possibilités immenses, si l'on accepte de suivre l'auteur qui, brin après brin, va s'efforcer de rattacher les compositions de ses deux sites à des ensembles culturels abondamment décrits dans la littérature: ceux de P. Huard, qui leur a donné le nom de «Culture des Chasseurs».

Ici, nous avouons ne pas suivre, parce qu'il est fait appel à un cadre de pensée qui nous échappe largement. Nous prendons cette occasion pour dire, à la fois, toute l'admiration que mérite la littérature de P. Huard, et pourtant notre impossibilité d'adhérer aux cadres de pensée qui la sous-tendent.

En effet, nous apprécions à leur juste valeur —ceci n'est pas une banale formule de courtoisie —les nombreuses publications de P. Huard, pour la connaissance vaste et précise qu'elles manifestent des figurations sahariennes— et pas seulement celles du Tibesti, mais aussi celles de Nubie, du Sahara central et de l'Atlas saharien. Nous lisons toujours avidement ses productions, car nous y recueillons une masse d'informations concrètes, de mises en situation, de commentaires critiques pertinents, que peu d'auteurs dispensent avec une telle maîtrise des éléments de base, étendue à tout l'espace rupestre, nous devons de rendre hommage à cette somme documentaire, patiemment édiflée, et que tous les chercheurs —dont nous-même— utilisent sans cesse. Par contre, les cadres synthétiques dans lesquels Huard nous présente ces documents de base, c'est-à-dire en fait sa propre interprétation de l'évolution diachronique des sociétés qui en furent les auteurs, nous ont toujours paru mystérieux, ou abscons (ce qui, notons-le bien, n'empêche nullement d'utiliser la docu-

⁴ Avec $\alpha = 0,05$ et divers regroupements, $X^2 = 40,4$ (limite 14,1).

mentation fournie, indépendamment de la «Weltanschauung» personnelle de Huard).

Disons sans détour que, tout simplement, nous n'avons jamais réussi à comprendre de quelle catégorie de concept peut relever la «Culture des Chasseurs» (ou celle des «Chasseurs-Pasteurs», ou celle des «Chasseurs-Graveurs», ou celle des «Chasseurs-Pêcheurs», expressions également utilisées par Huard et Le Quellec).

Dans la littérature archéologique, le terme de «chasseurs» est fréquemment utilisé —notamment après l'ouvrage classique de Lee et DeVore (1968)— pour désigner les hommes encore à l'étage préneolithique de chasseurs —cueilleurs— pêcheurs. Les «Chasseurs» de Huard récupèrent évidemment ce sens (ils sont parfois opposés aux «Pasteurs» néolithiques), mais la majuscule exprime qu'on leur attribue beaucoup plus que ce mode de vie ou ce statut abstraits. On les pose en entité historique individualisable, dont les figurations rupestres retracent l'image. Mais de quelle nature est cette entité?

S'il ne s'agissait que d'une question de vocabulaire pour désigner les diverses écoles rupestres —par exemple, le terme «Chasseurs» équivalant à ce que Lhote appelle le «Bubalin de grande dimension» (nous avons préféré la dénomination «Bubalin naturaliste»), le terme «Chasseurs-Pasteurs» à celui de «Bovidien» —la controverse serait de mince importance. Ce n'est pas le cas: Huard semble bien mettre dans ses appellations un contenu sémantique fort différent. Comment l'appréhender?

Tout d'abord, nous avons en vain cherché une véritable «définition» de cette «Culture des Chasseurs». Huard (et Le Quellec, ici, fait de même) s'y réfère constamment comme s'il s'agissait d'une notion de base, communément admise et comprise sans ambiguïté, qu'il serait superflu de préciser —de même que nous parlons du «Moyen Âge» ou du «Nouvel Empire» sans avoir à les redéfinir. La «Culture des Chasseurs» n'est tout de même pas une donnée immédiate de la conscience! Nous sommes en droit d'en attendre une définition claire et cohérente. Or nous ne l'avons jamais trouvée dans les écrits de Huard en notre possession ou facilement accessibles, et même pas dans son important article synthétique de 1965 qui appelait une vraie définition, même pas dans ses excellentes synthèses de 1972 et 1981, et même pas dans l'important ouvrage de 1980, qui lui est spécialement consacré et qui ambitionne probablement d'en être la somme. Ce qu'on trouve, abondamment, ce

sont des «descriptions» de cette culture: ce n'est pas la même chose⁵. On nous énumère et décrit avec force détails les «traits culturels», c'est-à-dire les «attributs» de cette culture, mais cela ne nous précise en rien lesquels d'entre eux (ou quelle conjonction d'entre eux) constituent des «critères d'appartenance». Et cela ne nous avance donc pas dans le problème crucial: par quoi est «essentiellement» constituée la «Culture des Chasseurs», d'après quels «critères discriminants» s'identifie-t-elle? Nous dire que, dans ses manifestations, on relève les spirales, ou l'usage de l'arc, des queues postiches, des protections phalliques, l'arme courbe, les plumes dans les cheveux, etc, ne nous fournit aucun outil opérationnel pour l'identifier sur les parois rupestres, car tous ces traits peuvent aussi se retrouver ailleurs —chez les Egyptiens, par exemple, pour les traits que nous venons de citer, or Huard n'englobe évidemment pas les Egyptiens dans ses «Chasseurs». Ces traits ne sont spécifiques ni d'une région (les spirales se retrouvent après tout jusque dans les Balkans ou sur les mégalithes d'Irlande) ni d'une période (ils sont «transmis» jusqu'à des époques récentes, et même jusqu'à nos jours, pour certains, expose-ton). Comment s'en servir pour la diagnose?

Bien entendu, passant outre à cette absence de définition et acceptant de la considérer comme un simple défaut dans la présentation, nous avons essayé de comprendre quelle définition «implicite» pouvait être dégagée de la description détaillée des «attributs». Mais c'est ici notre difficulté majeure: plusieurs discours se font jour à la fois, dans la littérature de Huard, et ils nous paraissent —du moins tels que nous les comprenons— incompatibles, non cohérents.

Tantôt on nous expose (1965, par exemple) l'existence d'un «même fonds culturel», depuis un «substrat archaïque», suivi d'une très grande diffusion, «jusqu'à une époque pastorale avancée», diffusion qu'on prétend montrer en accumulant, suivant la méthode classique de l'ancienne école diffusionniste, des similarités de traits entre les divers groupes. Cela ne peut s'entendre qu'ainsi: une culture archaïque, le «substrat», différent des cultures actuelles (sinon on ne pourrait l'isoler comme «substrat»), a donné, par fragmentations successives des populations, les cultures dis-

⁵ Sur cette distinction, fondamentale, entre définition et description, v. par exemple Adams (1988). «Voici un paradoxe intéressant: bien que classifier soit théoriquement une opération consistant à définir, en pratique de nombreux types archéologiques ne reçoivent jamais une définition précise, formelle. En lieu et place, on donne pour eux des descriptions exhaustives, étant supposé que la définition est incorporée à l'intérieur de la description. On doit pourtant nécessairement admettre que tout type destiné à être couramment distingué des autres types doit pouvoir être doté d'une définition exclusive» (Notre traduction).

crètes postérieures du Sahara, dans lesquelles se retrouvent «des éléments de ce "substrat"». Cette affirmation sur l'origine des cultures ultérieures est intelligible —reste à la démontrer— mais une origine commune n'implique en rien l'«unicité» de ces cultures ultérieures (le fait, par exemple, que certaines aient conservé les traits «queue postiche» ou «usage de l'arc», hérités du même «substrat», n'emporte pas leur «identité»). On ne voit donc pas que soit a priori justifié, pour elles, une appellation synthétique, telle que celle des «Chasseurs».

Pourtant, ailleurs, on nous affirme l'«unicité de la Culture des Chasseurs» (1977, pág. 659) et on semble bien alors considérer qu'elle se définit par les quelque 25 «traits culturels» étudiés. Ces traits sont parfois indiqués s'être «diffusés dans tout le subcontinent» (1981, pág. 64), ailleurs on nous expose que l'art des «Chasseurs du Nil», et celui des «Chasseurs du Sahara central», quoique «relevant d'un même fond», se sont développés «indépendamment et presque sans contact» (1977, pág. 651) —ce qui nous paraît contradictoire. En tous cas, la «Culture des Chasseurs» semble bien ici n'être que cette «communauté de "traits culturels"».

Nous pouvons, à la rigueur, admettre qu'un nom puisse désigner une telle communauté de traits, de même que nous admettons le terme de «civilisation occidentale» pour nommer une communauté abstraite de nations dites «développées», du Japon à la Scandinavie, ayant en commun un certain nombre d'attributs, tels que des objets (les automobiles, etc), des techniques industrielles, des distributions spatiales des populations (les mégaloïoles, etc). Mais ce sont là des entités conceptuelles trop vastes, très lâches, non opérationnelles pour l'étude effective de sociétés qu'on sait «atomisées» (la chose est reconnue, 1981, pág. 64). Pour Huard —et Le Quellec reprend l'argument— ces «traits culturels» communs manifestent une «culture» unique. C'est là, nous semble-t-il, une interprétation diffusionniste trop simpliste, comme si l'on prétendait, par exemple, que tous les pays ayant adopté —et utilisant encore— la tuile romaine, ou une langue latine, constituaient une unique «culture romaine». Ces «traits culturels» manifestent que certains sont communs à plusieurs groupes, c'est tout. Qu'il y ait eu «transmission» de ces traits, c'est possible (quoique l'on ne voie pas nécessité d'une diffusion de groupe à groupe, si chaque groupe les a hérités d'un «substrat» commun). Mais ni des traits culturels communs, ni même un mode de vie identique, n'empêchent une variabilité, stylistique ou autre, de ces groupes, ni n'impliquent aucune «unicité» de culture a priori. L'affirmer, c'est commettre la même erreur que ceux qui, autrefois, décrivaient une «culture du vase campaniforme», en raison de la grande diffusion du «trait culturel» campaniforme.

Enfin, même si nous acceptons cette «unicité» culturelle «dans tout le subcontinent», cette appartenance s'analyserait comme une «qualité» des populations de ce subcontinent: les mots «occidental» ou, pour le passé, «hellénistique», «byzantin», «médiéval», etc. ne désignent pas un peuple concret, mais sont employés adjectivement pour qualifier un ensemble de peuples concrets (nous pourrions parler d'«art hellénistique», mais nous ne pouvons pas dire, par exemple, que «les Hellénistiques» ont fait ceci ou cela). Mais alors, comment comprendrions-nous les nombreux passages où Huard nous parle de «foyers» ou d'«incursions» des «Chasseurs» (1977, pág. 659), qui auraient «pratiqué des expéditions lointaines... et temporaires, à partir de relais... d'où ils ont rayonné vers le Tibesti... au delà du Tibesti (ils) ont poussé jusqu'au Fezzan oriental...» (1981). Il est question de «Chasseurs-Pasteurs d'origine orientale (qui ont) évacué» (le massif du Dj. ben Ghnema), ou bien, dans l'ouvrage de Le Quellec (pág. 72) de «Chasseurs» qui «se retirèrent dans les savanes». De telles expressions renvoient ici à un ethnique, et les «Chasseurs» ou les «Chasseurs-Pasteurs» seraient donc, de même statut que «les Egyptiens» ou «les Espagnols», une ethnie conquérante, important ses 25 «traits culturels» dans les zones conquises? Les objections furent évidemment, sur le plan des faits que la préhistoire, rupestre ou non rupestre, arrive tout de même quelque peu à reconstituer: bien entendu ces migrations ou diffusions, affirmées comme choses allant de soi, resteraient à prouver, et leurs mécanismes à expliquer, la thèse de l'origine locale à réfuter. Mais la toute première objection est le manque de cohérence entre une telle vision et celle du «fonds culturel commun» affirmé ci-devant. Tantôt on avance un concept, tantôt on nous parle d'humains concrets, nous ne pouvons suivre un tel discours.

Nous souhaitons que Huard, qui a beaucoup écrit, nous donnera enfin, non pas un article analytique de plus sur l'extension de la «Culture des Chasseurs», mais une étude synthétique exposant clairement ce qu'il entend sous cette expression, et montrant qu'elle n'est pas le «rideau de fumée» dont se plaignait déjà Maître (1976, pág. 754). Cette étude soulèvera certainement des controverses... Entre autres, la notion même de «culture» sera probablement contestée à Huard, et pour ce qui concerne la séquence rupestre nous avons personnellement émis des objections à l'affirmation d'une phase «prépastorale» dans les figurations. Mais de telles controverses seront saines, et feront avancer les choses. La critique globale de Maître (1976), rappelée par Le Quellec: («très belle mais très fausse civilisation des Chasseurs»... «mise sur un piédestal de banalités notoires ou d'éléments incontrôlés») était certainement excessive: mais, pour l'instant, nous ne savons même pas comment entamer la discussion

avec Huard, car nous ne comprenons pas, tout simplement, son vocabulaire.

Revenant à l'ouvrage de Le Quellec: l'effort de ce dernier pour replacer une partie de ses figurations dans l'optique des idées de Huard ne nous a pas paru convaincant. Il se borne, à travers un recensement minutieux et copieux d'«homologies et comparaisons» (pág. 115), avec dues références à l'appui —travail d'érudition impressionnant— à souligner des similitudes entre les objets ou les thèmes représentés, et les «traits culturels» indiqués par Huard comme caractéristiques du «fonds culturel commun» des «Chasseurs». Mais comme ce fonds commun transcende la diachronie (on nous le présente, nous l'avons dit, comme hérité du «substrat» et ensuite «transmis» aux «Pasteurs», «Graveurs», etc, ces «traits culturels» se retrouveraient peu ou prou dans les divers étages rupestres et subsisteraient encore actuellement), on ne saisit pas la justification de la conclusion de l'auteur: il distingue, au sein de ses ensembles, un groupe de figurations récentes (caballines et camelines), et un groupe «ancien», «pré-caballin», qu'il attribue, pour l'ensemble des deux wadis, à des populations «pastorales» (pág. 151) de «Pasteurs-Chasseurs» (pág. 162), c'est-à-dire de Pasteurs «ayant intégré l'héritage culturel des anciens Chasseurs». Mais il ne nous dit pas suivant quel critère positif il distingue ces gravures dites «pré-caballines».

En fait, les «traits culturels» des «Pasteurs-Chasseurs» ne sont pas réellement utilisés pour cette attribution chronologique. Celle-ci ne se base, au fond, que sur les critères classiques traditionnels (admis pág. 151), les mêmes que ceux déjà utilisés par Graziosi pour aboutir à la même attribution «pastorale»: «absence des grandes figurations réalistes, grande rareté des figures incisées, très petit nombre des surfaces endopéigraphiques polies, etc», tous caractères qui, c'est exact, militent contre l'attribution du groupe dit «ancien» au «Bubalin naturaliste». Quant à son caractère «pré-caballin», il semble bien n'être affirmé qu'en raison d'une facture moins fruste et d'un style plus naturaliste que ceux de la plupart des figurations schématiques «caballines» (mais que signifie vraiment ce terme, «caballin», en dehors du Tassili, où il été défini?). L'auteur adopte la séquence traditionnelle de l'art rupestre en quatre étages —nous réitérons, au passage, nos objections, le «Bovidien» devant, pour nous, être confondu chronologiquement avec le «Bubalin» —et il se conforme en outre au préjugé, également traditionnel, de la «décadence» de l'évolution artistique, et donc du caractère fruste des figurations «caballines». Il ne restait évidemment, dans ce cadre, qu'une case libre pour l'attribution de ce groupe dit «ancien»: le «Bovidien», ou «pastoral», appelé encore «Pasteurs-Chasseurs» puisqu'on y détecte la persistance

de «traits culturels» des «Chasseurs». Ces traits expriment, c'est vrai, des similitudes entre diverses régions et divers étages, leur existence n'est pas niable, mais leur origine et leur signification, peut-être anecdotique, restent pour nous obscures.

L'étude conjointe des publications de Graziosi, Jelinek et Le Quellec permet de proposer une autre lecture, moins ambitieuse, pour ces ensembles. Nous avons d'abord, cela est bien admis par tous, une masse de figurations schématiques ou peu naturalistes qui ne posent aucun problème chronologique, car elles sont très analogues à celles qu'on rencontre un peu partout à la «période du cheval» tassilienne ou à des périodes contemporaines ailleurs, ou bien à l'époque cameline. Elles constituent la quasi-totalité des deux ensembles étudiés, c'est le groupe «récent» de l'auteur. Mais il reste son groupe «ancien», c'est-à-dire quelques figurations de style différent, suffisamment naturaliste, ou seminaturaliste, par exemple une grande scène de chasse à l'éléphant (pág. 233), ou une antilope quasi «tazinienne» (pág. 361 —la seule de ce style d'ailleurs), et ces figurations utilisent parfois— très rarement— des contours polis et des surfaces polies (ainsi, plusieurs animaux de la fig. pág. 311). Elles pourraient à la rigueur être attribuées à l'«école bubaline», toutefois pas au grand style «Bubalin naturaliste» classique, celui du Djerat et du Mathendous⁶. Mais pourquoi ces gravures seraient-elles «pré-caballines», c'est-à-dire antérieures à la masse des autres figurations?

Elles correspondraient, pour le style et la technique de gravure, à ce que Lhote (1970, pág. 173) met dans son «Bubalin décadent», mais nous avons exposé ailleurs (Muzzolini, 1986, pág. 107) qu'un sous-étage chronologique «Bubalin décadent» n'est ni défini ni individualisable. La faune sauvage figurée dans ce groupe dit «ancien», soit n'y est pas typique (éléphants, rhinocéros, girafes continuent d'être représentés aux périodes récentes, «post-bovidiennes»), soit montre des éléments résolument récents, plutôt «post-bovidiens» : notamment les oryx (ici de tracé soigné, à piquetage total, ex. pág. 250). Ceux-ci manquent dans le vrai «Bubalin naturaliste», mais sont, au Sahara Central et dans l'Atlas saharien, fréquents dans le «style de Tazina» (contemporain, au moins sur sa fin, des chars), dans la «période du cheval» tassilienne et surtout dans la «période du chameau». Les patines ne renseignent en rien sur l'âge de ce

⁶ Une attribution nous laisse perplexe, celle de Jelinek (1982), qui assigne les «traits archaïques» de ces gravures aux «traditions des Têtes Rondes» : car nous ne connaissons, pour les Têtes Rondes, que des peintures, de style fort différent d'ailleurs.

groupe, les techniques guère plus (contours incisés et polis ou surfaces polies ne sont pas inconnus aux périodes récentes, on les trouve même sur des chevaux, des poignards, des tfinars, des chars). Et le style naturaliste n'est pas forcément critère d'ancienneté (on connaît des chevaux en bon style naturaliste, ceux de Safiet bou Rhenan, par exemple). Au total, nous ne voyons pas pourquoi ces figurations, en style quasi «bubalin» mais médiocre, ne seraient pas de même âge que les figurations caballines piquetées, encore plus frustes. Nous sommes bien conscient qu'une telle interprétation s'oppose à la séquence traditionnelle en quatre unités stylistiques-chronologiques distinctes. Nous nous en sommes expliqué ailleurs, contestant cette trop belle «histoire de l'art» où changements fauniques et changements stylistiques seraient curieusement concordants (Muzzolini, 1986, pág. 90) ⁷.

En tous cas, la référence aux «traits culturels» des «Chasseurs-Pasteurs» —elle a bien l'air, malgré son appareil scientifique irréprochable, de n'être ici qu'un coup de chapeau aux théories de Huard —ne nous est pas plus utile qu'à Le Quellec pour l'attribution chronologique. Jusqu'ici les études sur ces «traits culturels» se sont essentiellement attachées à dresser des inventaires copieux de leurs manifestations à travers les régions —la carte de ces manifestations étant présumée constituer la preuve de la grande diffusion, et finalement de l'«unicité» de la «culture» correspondant à ces traits, ce qui est, nous l'avons dit, déjà discutable. Mais là où le bât blesse, c'est que l'âge de ces diverses manifestations est très souvent inconnu, ou apprécié très subjectivement, ou intégré dans une séquence chronologique contestable. Or, sans certitude sur l'âge de ces diverses manifestations, et donc sur leur contexte rupestre ou social, on ne peut pas dire grand' chose à leur sujet. Si l'on voulait, à l'avenir, utiliser ces «traits culturels» comme marqueurs chronologiques, il faudrait d'abord pouvoir les répertorier avec une mise en situation chronologique rigoureuse. Concrètement: ne retenir, parmi les figurations de ces «traits culturels», que la très petite minorité d'entre elles dont l'âge (au moins relatif) peut être précisé sans ambiguïté, et les ordonner alors en grille chronologique cohérente. Cette grille de base permettrait alors une exploitation mieux assurée de la masse énorme d'informations thématiques, amassées par Huart et ses épigones, et ayant trait à ces «traits culturels». Notre critique de la confusion sémantique qui nous paraît actuellement attachée à la «Culture des Chasseurs» ne saurait être inter-

⁷ Nous notons une critique récente de même nature chez Ucko (1987) qui conteste les trop harmonieuses évolutions stylistiques-chronologiques des théories de Breuil ou Leroi-Gourhan pour l'art paléolithique, et propose au contraire une vision dans laquelle tous ces «styles» seraient contemporains.

prétée comme une négation de l'importance des «traits culturels» répertoriés par P. Huard, pour mieux comprendre le système des relations entre les divers groupes néolithiques sahariens, et peut-être pour approcher quelque peu leur univers symbolique.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS, W. Y., 1988. «Archaeological classification: theory versus practice», *Antiquity*, 62, 234, pags. 40-56.
- ALLARD-HUARD, L. et HUARD, P., 1981 «Les gravures rupestres du Sahara et du Nil. I. Les Chasseurs, *Etud. Scientif.*, Le Caire, 66 pags.
- BEDNARIK R. G., 1988. Comment to F. D. McCarthy's «Rock art sequences: a matter of clarification». *Rock Art Research*, 5, 1, pags. 35-38.
- GRAZIOSI, P., 1981. L'arte rupestre dell'Uadi Zreda presso Brach, nel Fezzan. *Riv. Sc. Preistor.*, XXXVI, 1-2, pags. 3-55.
- HUARD, P., 1965. Recherches sur les traits culturels des Chasseurs anciens du Sahara centre-oriental et du Nil. *Rev. Egypt.*, 17, pags. 21-80.
- HUARD, ET ALLARD, L., 1977. Les Chasseurs anciens du Nil et leurs témoignages gravés à Uweinat, au Sahara tchadien et au Fezzan oriental. *BSPF.*, 74, Et. et Trav. 2, pags. 642-660.
- HUARD, P. ET LECLANT, J., 1972. Problèmes archéologiques entre le Nil et le Sahara. *Etud. Scientif.*, Le Caire, 93 pags.
- HUARD, P., LECLANT, J. ET ALLARD-HUARD, L., 1980. La Culture des Chasseurs du Nil et du Sahara. Mém. CRAPE, 29, Alger, 2 vol.
- JELINEK, J., 1982. Wadi Zreida: a North-Fezzanese Rock-art site. *Anthropol.*, XX/3, pags. 219-245.
- LEE, R. B. ET DE VORE, I., 1968. Man the Hunter. Chicago, Aldine.
- LE QUELLEC, J. L., 1987. L'art rupestre du Fezzan septentrional (Libye). Widyān Zreda et Tarut (Wadi esh-Shati). Monogr. Afr. Arch. 22, BAR Intern. Ser. 365, Oxford, 402 pags.
- LHOTE, H., 1970. Les gravures rupestres du Sud.-oranais. Mém. CRAPE 16, Paris, 210 pags.
- MAITRE, J. P., 1976. Contribution à la préhistoire récente de l'Ahaggar dans son contexte saharien. *BIFAN*, B, 38, 4, pags. 715-789.
- MUZZOLINI, A., 1983. L'art rupestre du Sahara central: classification et chronologie. Le boeuf dans la préhistoire africaine. Thèse 3e cyc. Université de Provence, Aix-en-Prov., 2 vol., 603 pags., 135 illustr.
- MUZZOLINI, A., 1986. L'art rupestre préhistorique des massifs centraux sahariens. Monogr. Afric. Arch. 16, BAR Intern. Ser. 318, Oxford, 355 pags.
- UCKO, P., 1987. Débuts illusoire dans l'étude de la tradition artistique. *Préh. Ariégeoise*, 42, pags. 15-81.

VARIA

